Figures Combréennes

M l'abbé Pierre MACÉ, le Serviteur. (cours 1930)

L'abbé Pierre Macé à droite en compagnie de l'abbé Edouard Banchereau, dans le salon du collège, année 1957.

Voilà longtemps que je voulais « retrouver » celui que j'appelais, avec un sourire, l'abbé Pierre, du temps que nous étions collègues dans la vieille maison. Depuis 25 ans, déjà ! , il vit au sein de l'équipe presbytérale du Lion d'Angers et, comme on le verra plus loin, il n'y fait pas de la figuration. J'ai profité de son quatre-vingt-dixième anniversaire pour lui demander un entretien destiné à ce bulletin, me reprochant d'avoir tant tardé à le faire entrer dans la galerie des figures combréenne où il a toute sa place.

Un signe de la Providence, sous la forme d'une correspondance avec Christian DUBONNET (c. 1949) m'y a fortement encouragé. Au cours d'un échange de mails, je lui avais confié mon intention de rencontrer celui qui fut notre maître commun, à quelques années de distance. Il m'a aussitôt adressé ces quelques lignes qui ne peuvent pas mieux servir mon propos : « *Si tu dois rencontrer « le grand Pierre MACÉ », je te prie de lui transmettre mon respectueux et affectueux souvenir. Derrière un aspect sévère et ascétique qui impressionnait au premier abord, il possédait une chaleur humaine qu'il cachait mal derrière une apparente timidité. Il fut pour moi un excellent professeur, comme je les préfère, précis dans ses cours toujours bien rôdés, attentif aux questions de ceux qui avaient mal compris, capable, trop rarement à mon goût, de faire sourire la classe, en pratiquant un humour très « british ».*

Je me suis souvent demandé comment cet homme de Dieu avait pu consacrer tant d'années à enseigner les sciences physiques à des jeunes, sans doute par esprit d'obéissance, pour quelqu'un qui continue, jusqu'à la fin de sa vie, à être d'abord un pasteur des âmes. Il fait partie, à mes yeux, des grandes figures combréennes, car il était capable de nous faire comprendre, sans d'inutiles discours, comment vivre sa foi au quotidien.

Pour moi qui ai abandonné depuis longtemps toute pratique religieuse, il reste un bel exemple. Il faut lui dire un grand merci ... »

Que dire de plus ? Le portrait de l'homme et du professeur n'a besoin d'aucune retouche, le témoignage sur le rayonnement spirituel du prêtre est fort de la part de quelqu'un qui doute ; à la limite je pourrais déjà poser ma plume ; mais la justesse du trait donne envie d'en savoir plus sur le personnage et Christian pose une des questions fondamentales concernant la valeur apostolique du prêtre professeur de cette époque sur laquelle nous comptons bien amener l'intéressé à s'expliquer.

ANNÉES DE FORMATION : C'est bien loin l'Amérique !

Pierre MACÉ me reçoit donc dans la vaste chambre qu'il occupe au premier étage du presbytère du Lion d'Angers, maison « bourgeoise » avec un grand jardin. L'ameublement relève du strict utilitaire, sans aucune recherche ; bref commentaire du maître des lieux : « Cela me suffit ». Nous commençons par évoquer son enfance à Pouancé : son père d'abord, « atypique », selon son expression, qui étudie la médecine pendant trois ans pour finir derrière le comptoir d'un quincaillier, un homme intelligent, sévère mais juste ; sa maman qui n'ira pas au-delà de l'école primaire, était tout aussi intelligente que son époux mais elle ne se remettra jamais de la mort de son premier enfant, une adolescente âgée de 13 ans. Pierre naît en mars 1913 et, chose étonnante, au moment où éclate la « grande » guerre et que son père est mobilisé, le bébé d'un an devient encombrant pour une mère obligée de continuer à tenir le commerce. Il est donc placé dans une ferme, à Armaillé, et, parmi ses premiers souvenirs, la vision de femmes faisant de la charpie pour les blessés.
C'est en sixième qu'il entre à Combrée, à l'âge de dix ans et demi. Bien qu'habitant à 13 km, il est interne ! Une seule sortie par mois, le dimanche matin, après la grand messe, retour vers 17 h, avant la grande étude. Seules les vacances traditionnelles le ramènent en famille. Il avoue n'avoir pas particulièrement souffert de ce régime spartiate. De tous ses condisciples, un seul domine tous les autres par son intelligence, Paul GUIENNE, compagnon de toute sa scolarité. Avant de devenir, chez Bertin, l'ingénieur concepteur, hélas sans lendemain, de l'aérotrain, il lui confiera avoir trouvé « la clé de Mallarmé », ce prince des poètes obscur et raffiné !
C'est en Quatrième qu'il est l'acteur vedette d'un épisode tout à fait inattendu et surprenant chez cet élève raisonnable et studieux. Un 21 janvier, date anniversaire, comme chacun sait, de la décapitation du pauvre Louis XVI, avec toute une bande de copains, il décide de partir pour...l'Amérique, sans rien demander à personne, bien entendu ! Au moment de passer à l'acte, ils ne sont plus que deux, le brillant sujet Pierre MACÉ et un cancre dont il ne me donne pas le nom. Un mardi, jour de promenade à l'époque, ils s'enferment dans les cabinets pour laisser partir le gros de la troupe des élèves, puis, après avoir transformé leur casquette d'uniforme en béret, fait disparaître le C gothique, insigne de Combrée, ils prennent la route de Vergonnes, non sans manquer de se faire repérer de deux professeurs en balade ; pour ne pas se faire reconnaître, ils contournent Pouancé et, en traînant la patte, – ils ont 13 ans et près de 25 km dans les mollets - ils débarquent, en fin de journée, dans un café de Soudan. Se faisant passer pour des enfants malheureux, abandonnés de leurs parents et cherchant du travail, ils attendrissent la tenancière qui leur donne à manger. Ils la remercient en partant à la cloche de bois pour prendre le train en direction de Saint-Nazaire, via

Châteaubriant où ils passent la nuit, près du poêle de la salle d'attente. Leur titre de transport est acheté avec les 20F réclamés aux parents pour réserver les places de théâtre de la séance du mardi gras au collège. L'aventure se terminera non sur les quais de New York mais sur celui de la gare de la cité nazairienne avec un comité d'accueil circonstancié ! Le compagnon du fugueur, avec 0,5 de moyenne générale, fut renvoyé sans ménagement. On garda le bon élève, condamné seulement à faire le tour de la cour intérieure, à la récréation de midi, cloué ainsi au pilori combréen, pour un coup de folie que la victime s'explique mal, encore aujourd'hui, à 77 ans de distance !
Au demeurant, il garde le meilleur souvenir de ses professeurs : les Pères PINIER, en Première, BOUMIER, en Seconde, le Père Math, le chanoine VINCENT, en Math-Elem., l'abbé ESNAULT qui lui enseigna la philosophie et dont c'était le premier poste. Curieusement il avait oublié qu'il avait été champion de saut à la perche ! De la vie religieuse il retient la messe obligatoire, tous les matins (elle deviendra facultative à la rentrée d'octobre 47, sous l'impulsion du Père PINIER, supérieur), de l'étude, tout au long de l'année, avec le professeur titulaire de Seconde, de l'évangile de Marc, suivie de celle de Jean, en Première. Il se souvient des processions colorées de la Fête-Dieu dans l'enceinte du collège, un dimanche, dans le bourg, huit jours après. Bref ! une vie austère, bien ordonnée qui pouvait tout aussi bien, chez les jeunes d'alors, provoquer une allergie durable a toutes pratiques religieuses que favoriser l'éclosion de solides vocations sacerdotales.

SA VOCATION SACERDOTALE : un « coup de foudre pré - médité »

De fait, notre bachelier envisage d'entrer au séminaire, mais, me précise-t-il aussitôt, sans subir aucune pression de qui que ce soit, en particulier de ses parents. Au contraire même, son père, bon chrétien certes, mais sans doute marqué par des études en faculté de Médecine sous forte influence scientiste et par le rationalisme d'un Renan, voire de l'abbé Loisy, n'était guère enchanté de voir son seul fils, bien doué, avec plusieurs cordes à son arc, limiter son avenir à une carrière ecclésiastique. Pierre entre pourtant au séminaire d'Angers, mais avec plus de curiosité que de conviction, semble-t-il, pour « voir » ; et, dès la rituelle retraite de début d'année, c'est – je reprends son expression – « le coup de foudre », désormais plus jamais il ne doutera de cette soudaine « confirmation » de sa vocation et plus jamais il ne la remettra en cause. Il sera d'ailleurs très heureux au séminaire d'Angers, consacrant le plus clair de ses loisirs – et, à l'en croire, ils étaient nombreux ! – à la lecture d'ouvrages de pédagogie ; l'enseignement l'intéresse et ses supérieurs l'y encouragent ! Ordonné en 1936, il accomplit aussitôt son service militaire dans le « génie » et il intègre ensuite le séminaire universitaire de la Catho., non pour y préparer une licence de Mathématiques, son rêve, mais une licence de Sciences Physiques qui doit lui permettre d'enseigner et les Math et la Physique. Il se soumet à ce désir de ses Supérieurs, bien qu'il ne soit guère passionné par les expériences de laboratoire vers lesquelles son goût très modéré du bricolage ne le porte guère ! Sous la houlette de maîtres prestigieux comme Monsieur PAUL, en Chimie, et le chanoine LAINÉ, docteur en Mathématiques, dont la réputation dépassait de bien loin les limites de la place André Leroy, il obtient ses diplômes sans aucune difficulté.

LES ANNÉES de GUERRE et de CAPTIVITÉ : « Notre prison est un royaume »

En juillet 1939, il est nommé professeur de Mathématiques au petit séminaire de Beaupréau.
Il n'y mettra pas les pieds car le deuxième conflit mondial du siècle l'expédie dans l'Est de la France. De la guerre elle-même il ne retient qu'un fait d'armes : pratiquement seul, le caporal-chef Pierre MACÉ fait sauter un pont près de Reims pour freiner l'avance allemande. Sinon , lors de la débâcle, il est fait prisonnier en cinq minutes et sans effusion de sang. Il le restera cinq ans ! Commence alors - et je le lui ai entendu dire plusieurs fois à Combrée – la période la plus heureuse de son existence ! Provocation, paradoxe ? Pour le tout jeune prêtre qu'il était alors, ce fut, en tout cas, une expérience unique tant sur le mode humain que spirituel. D'abord son statut d'ecclésiastique lui évita très probablement de connaître l'horreur des camps de concentration et, hormis quelques temps difficiles où, comme beaucoup de ses coreligionnaires, il connut le froid, les poux, la faim, il frôla même la prison pour avoir lu au-delà du couvre-feu, il put pratiquement exercer son sacerdoce et fit des rencontres inoubliables ; il me cite un agrégé de Mathématiques, franc-maçon, à qui il en imposa pour lui avoir révélé que l'auteur de nombreux manuels, signés LAINÉ, était chanoine, professeur d'une université catholique et qu'il avait été son élève. Il rencontre aussi un prêtre philosophe, Stanislas BRETON, déjà célèbre, ayant à son actif plusieurs ouvrages. Il va surtout voir du pays et connaître des situations fort différentes, partageant la vie de fermiers allemands, apprenant à sulfater la vigne, moissonner ou, ce qui était plus pénible, ramassant betteraves et pommes de terre ; mais il reconnaît n'avoir jamais été tué par le travail ! Dans le Palatinat, il se retrouvera ouvrier d'usine, chargé de découper des tôles au chalumeau, dans le vacarme des ponts roulants et des grues ; il alternera travail de jour et de nuit, ce dernier de 18 h à 6 h du matin sans discontinuer et il découvrira que la solidarité prolétarienne n'est pas un vain mot, tout cela sous les premiers bombardements des avions alliés. Pendant une autre période qu'il apprécia particulièrement, il sera chargé de visiter, dans la région de Mayence, comme aumônier, des colonies de Polonais qui le recevaient « comme le Bon Dieu ». Il ne se déplaçait pas sans un garde du corps qu'il aurait pu circonvenir pour s'évader ; il n'y songea pas tant sa mission comptait beaucoup plus qu'une liberté, au demeurant fort aléatoire car son Allemand était et restera fort approximatif. Avant de clore ce chapitre important de sa jeunesse (de 26 à 32 ans !) deux épisodes cocasses : il acceptera de monter sur les planches pour jouer un rôle de...cocu ! ! ! et, chez un brave marchand de vin qui, par ailleurs lui fit goûter d'excellents crus, il se vit confier, à son grand embarras, l'entretien d'une jument. Non sans malice, il écrira à ses parents : « Je fais la toilette d'Olga tous les matins, elle est très douce et gentille... » On imagine la perplexité des destinataires avant de découvrir la vraie nature d'Olga ! En fin de compte, ces différentes périodes de captivité que l'abbé m'a racontées avec force détails et surtout avec une sorte de détachement amusé ont été, pour lui, dans de nombreux domaines, des années d'apprentissage indispensables à sa connaissance des êtres humains et aussi de lui-même.

PRËTRE-PROFESSEUR : « La ville dont le prince est un enfant »

Rapatrié, en 1945, à Pouancé, il retrouve avec joie sa chaire de Mathématiques à Beaupréau mais pour une année scolaire seulement, car le Père GUINEBRETIERE qui enseignait les sciences physiques à Combrée, meurt soudainement le 10 juillet 1946 et c'est lui qui est désigné pour le remplacer. Il prendra son poste en octobre 1946 et l'occupera jusqu'en juin 1978, 32 années d'enseignement de la Physique et de la Chimie, avec une incursion vers les sciences naturelles ! A défaut de faire ce qu'il aimait, il décide d'aimer ce qu'il allait faire, d'autant qu'il aime l'enseignement et les élèves et qu'il dispose, dans son ancien collège, d'un laboratoire bien équipé. Son Supérieur est son ancien professeur de première, le Père PINIER qu'il admire et avec lequel il s'entend bien.
Le moment me paraît opportun de reprendre la question soulevée par Christian DUBONNET dans sa lettre citée au début : comment, pendant tant d'années, a-t-il pu concilier enseignement et souci pastoral ? D'autant plus qu'il ne participait pratiquement pas à l'enseignement religieux dispensé dans l'établissement et réservé aux seuls professeurs de lettres. Il prononçait seulement, avec ses collègues, à tour de rôle, quatre ou cinq homélies par année scolaire. Il reconnaît avoir eu des doutes, à ce sujet, et s'en être ouvert auprès de son Evêque, le célèbre Mgr CHAPPOULIE. Celui-ci tint à le rassurer, lui affirmant qu'il était aussi utile à sa place qu'un vicaire dans une paroisse. Je n'en obtiendrai pas plus et c'est en rédigeant ces lignes que je me suis rappelé qu'en fait, la réponse à cette question essentielle il me l'avait déjà donnée, à moi comme à tous ceux qui assistaient aux obsèques de l'abbé POUPELIN, le 21 décembre 1982. Il y a eu vingt ans, en effet, le 18 décembre dernier, que le cher « Léon » était brutalement arraché à notre admiration et affection. Dans sa très remarquable homélie(1), l'abbé Pierre cita en exemple son vieil ami pour justement définir, en quelques mots choisis et précis, le rôle et l'influence du prêtre professeur. Il ne m'en voudra pas de le citer, car, à bien des égards, ce qu'il disait de son collègue pouvait tout aussi bien s'appliquer à lui-même : « ...*Certains chrétiens se demandent parfois quelle peut être la place d'un prêtre professeur dans l'Église. En réalité, c'est quelque chose d'indéfinissable. C'est une influence faite de touches imperceptibles. Léon POUPELIN - comme tant d'autres prêtres professeurs – n'était pas seulement un dispensateur de savoir, pas seulement un pédagogue...Il avait en outre le souci de suivre ses élèves, de les aider, de leur donner confiance en eux-mêmes. Il cherchait, il inventait, il trouvait les moyens d'atteindre leurs âmes. Et beaucoup d'entre eux, qui auront oublié les grandes théories philosophiques, se souviendront, toute leur vie, de ce professeur prêtre qui, un jour, les avait écoutés, les avait compris, les avait aimés...* » Il suffit de changer le nom et de remplacer « philosophiques » par « scientifiques »...
C'est finalement en dehors de l'établissement que notre ami trouvera à s'employer comme aumônier d'un mouvement qu'il animera pendant plusieurs années : les Conférences de St Vincent de Paul. Jacques BOISSINOT, du cours 1967, va l'entraîner dans cette aventure, unique en son genre. Il visitait les hôpitaux et les maisons de retraite, en compagnie de garçons et de filles dévoués et aux talents divers qui présentaient à leurs pensionnaires des spectacles de variétés, des sketches, des récitals de vieilles chansons. En ces lieux qui suintent trop souvent l'ennui et la tristesse, leurs interventions faisaient renaître joie et gaieté, favorisant les contacts avec les malades. Leur réputation va grandir et

s'étendre au-delà du département. Le temps des week-ends ne suffira plus et l'abbé, pendant les petites et même une partie des grandes vacances, organisera des tournées en Bretagne, Normandie, jusqu'à Bourges. Emportées par des vieilles guimbardes, les équipes font étape dans des abbayes où les accueillent des moines, anciens de Combrée. L'abbé doit ainsi planifier les déplacements, organiser des rassemblements où il célèbre l'Eucharistie. Il est à la fois l'aumônier et « l'imprésario » de ces « Baladins de la Charité », beau nom qu'ils se sont donné et qui définit joliment une expérience très originale dont notre ami parle avec une « sainte » nostalgie, se vantant d'être le prêtre de France à avoir visité le plus de maisons de retraite, environ 200 !
Nous parlons ensuite Littérature. Je souhaite qu'il me cite ses auteurs préférés. Le premier nom qui lui vient immédiatement à l'esprit, à lui l'homme de sciences, tout aussi doué en lettres, c'est naturellement PASCAL , même s'il avoue ne pas toujours le comprendre. Au XIX° siècle, il ne retient que DOSTOIEVSKI qui le fascine. Peu sensible à la poésie, sauf aux cadences du cher PÉGUY, il aime se plonger dans les mémoires ou les journaux intimes comme ceux de Julien GREEN, François MAURIAC, Jean GUITTON, Henri GUILLEMIN dont il apprécie les partis pris et les coups de colère. Il admire BERNANOS, le pamphlétaire, CLAUDEL, l'homme de théâtre, « L'Otage », « Partage de midi » sont pour lui des chefs-d'œuvre. Mais, lui-même n'éprouvera pas le besoin de prendre la plume ! Certes, il rédigera toujours avec le plus grand soin ses homélies, trop, au goût d'un de ses « patrons », le Père VIGNERON, qui les jugera « trop léchées » ; et je ne suis pas sûr qu'il n'en ait pas été un tantinet vexé !
Je lui demande s'il continue de peaufiner ses commentaires d'évangile à l'adresse de ses ouailles du lion d'Angers. Avec un sourire, il me répond qu'il lui arrive de reprendre certains de ses anciens sermons, mais, à chaque fois, il ne peut s'empêcher de les modifier comme si, avec le temps, le souci de toujours mieux mettre en valeur la profondeur du message divin reléguait au second plan certaines coquetteries de style.

EN RETRAITE : l'infatigable « VEILLEUR »

Cette retraite, il l'a voulue immergée au cœur d'une paroisse, alors qu'il aurait pu couler des jours heureux et tranquilles, loin de toute contrainte pastorale. Au commencement, en 1978, il fut considéré comme un vicaire à part entière, allant jusqu'à célébrer quatre messes les samedi et dimanche. Avec les élèves des collèges public et privé qu'il devait catéchiser, il reconnaît en avoir « bavé », tout au moins au début. Et puis, avec l'évolution des comportements, le caractère moins contraignant de leur participation, une collaboration plus effective des parents, ce devint une vraie joie, surtout quand il eut la bonne idée d'écrire des sketches à partir des leçons à traiter. Retrouver la fraîcheur des évangiles à travers celle des enfants fut certainement pour lui un grand bonheur ! Quant à la pastorale des adultes, elle le conduisit, durant les périodes de l'Avent et du Carême, à organiser des veillées de prière ou des causeries bibliques dont la préparation lui demandait beaucoup de travail, prétendant que, dans ce domaine, le séminaire ne lui avait pas appris grand chose ! ! ! Bref, après vingt cinq ans de ce que d'aucuns considèrent comme son véritable travail de prêtre, l'abbé estime s'être bien adapté à cette seconde vie, ajoutant aussi qu'il avait accepté de venir en paroisse

Monsieur L'abbé Pierre Macé (c.1930)
lors de son 90 ème anniversaire (photo J. Tortiger)

avec la volonté d'aimer cette nouvelle mission et de s'y plaire.
Arrivé non pas au terme – ce qu'à Dieu ne plaise ! – mais à ce tournant d'une existence dont nous sommes loin d'avoir épuisé les richesses, on comprendra peut-être mieux pourquoi je me suis permis d'accoler le beau nom de « serviteur » à celui de notre interlocuteur. D'abord parce que ce mot, au XIVe siècle, signifiait « dévoué à Dieu » ce qui, en l'occurrence paraît difficilement contestable. Ensuite parce que l'abbé a été au service de tous les êtres que la Providence a placés sur sa route : ses élèves, ses frères prisonniers, ses paroissiens. Aujourd'hui, malgré une surdité qui l'a contraint à réduire ses activités, notamment auprès des jeunes, ce jeune homme de 90 ans qui peut certainement se glisser dans sa soutane de séminariste sans subir aucune retouche, qui vient de parler d'abondance sans manifester le moindre signe de fatigue, reste toujours disponible pour quelque tâche qu'il puisse encore accomplir : célébrer l'eucharistie, prêcher, visiter la maison de retraite voisine. J'ose alors lui demander s'il est prêt pourtant à quitter cette terre. A cette question parfaitement superfétatoire tant la réponse est évidente, il réplique qu'il pense à la mort sans angoisse, sans doute parce qu'il se trouve en bonne santé ; mais prudent, il ajoute que s'il tombe sérieusement malade, il n'affichera peut-être pas la même sérénité. La seule chose qu'il

redoute le plus c'est de devenir une charge pour son entourage. Et quand je le soumets à la question bateau, popularisée par Bernard PIVOT : « Quand, après votre mort, vous vous présenterez devant Dieu, qu'aimeriez-vous l'entendre vous dire, à vous, abbé Pierre MACÉ ? » il esquive la réponse ; nous sommes le lundi saint, bonne occasion pour invoquer son auteur de prédilection, PASCAL , par ces deux lignes extraites du Mystère de Jésus : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. ». pertinente conclusion qui se passe de commentaires. Simplement, à l'exemple de Christian DUBONNET, cité au début, nous entendons, nous aussi, remercier ce cher abbé Pierre d'avoir été, pour beaucoup d'entre nous, un « éveilleur d'âmes ».

Michel LEROY

(1) On peut découvrir le texte de cette homélie, encore une fois remarquable, dans le bulletin de PAQUES 1983, à la page 73.

ŒUVRE DES PUPILLES

Une grande œuvre toujours à soutenir

UNE DATE A RETENIR

La prochaine Fête des Anciens aura lieu le

SAMEDI 14 JUIN 2003

Cours particuliérement concernés parce que jubilaires :
1933 - 1943 - 1953 - 1963 - 1973 - 1983 - 1993
et le cours 1978

MOBILISEZ-VOUS !